

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 43

Artikel: On rudo pétro
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189470>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

viço à cauquon. Lâi faut pas allâ quand l'a dza coumeinci à dinâ, que n'a onco medzi què la soupa, et que l'est ein trein dè désossi on pïton; ni ein après non plie, quand l'est bin einmodâ à djuî lo café à binocle, et que l'autro annoncè pique, binocle, veingt dè tieu et houitanta dè râi. Na; vo z'êtes à pou près su d'étrè mau reçu. Profitâ petout d'on iadzo iô n'a rein perdu et iô l'a l'esprit conteint.

Permi clliâo que vont dinsè demandâ oquîè à cauquon, y'ein a qu'ont on toupet dè la metsance et que sè geinont pas dè demandâ quiet que sâi, et quand que cé sâi. Y'ein a d'autro que son pe vergognâo, que ne lâi vont qu'à la derraire et que lâi vont presque adé quand ne foudrâi pas, tant l'ont poaire dè demandâ cein que volliont, que soveint l'est trào tâ.

Onna brava fenna, mâ pourra, qu'avâi adé poaire dè fère dè la peina, avâi on bouébo qu'étâi z'u s'amusâ avoué lè z'autro et que s'étâi plantâ on épèna dein lo pi. La mère coudi bin essiî dè la trairè, mâ voyant que ne le poivè pas l'aveintâ, l'eut poaire que cein n'amassâi, et l'eut l'idée dè fère veni lo mâidzo po esquivâ mé dè mau.

L'idée étâi bouna; mâ la brava fenna, na pas lo fère demandâ dè suite, atteind, ... atteind, ... et l'einvouyé queri après la miné, que son bouébo ronclliâvè coumeint on toupin et que son pi ne fasâi pas onco mena d'amassâ. Lo mâidzo, qu'étâi dza cutsi, a couâte dè sè lévâ et dè traci tsi clliâo dzeins; mâ quand vâi lo pou dè mau que lâi avâi, s'ingrinzè on bocon et brâmè clliâ fenna dè cein qu'on lo vegnâi reveilli à mâitein dè la né po onna tôla bétise.

— Ne poivi pas veni dè dzo à bin atteindrè à déman? se lâi fe.

— Oh! monsu, repond la pourra fenna, tota gruleinta, c'est que vo z'âi adé l'air tant pressâ, que y'avé poaire dè vo dèreindzi, et que peinsâvo que dâi bio monsu coumeint vo, n'aviont pas lo teimps dè veni dè dzo tsi dâi pourrès dzeins coumeint no.

On rudo pétro.

— As-tou bin dinâ, Djan-Luvi?

— Oh! adrâi bin! n'avai on ouïe grâssa que pe-sâvè bin 15 livrès, et l'étâi tant bouna que n'ein rein laissi què lè z'ou.

— Et diéro étiâ-vo?

— N'étiâ dou; l'ouïe et mè.

LE SECRET DU CAPITAINE

II

En achevant ces paroles, d'Avril tendit en souriant la main à ses amis, quitta la salle et sortit dans la rue. Il était environ huit heures du soir. Les lueurs du crépuscule embrasaient l'horizon et faisaient pâlir les premières étoiles. Le lieutenant gagna le boulevard et descendit lentement vers le vieux château assis au bord de la Maine comme le gardien de la cité. Il passa et repassa au pied des hautes tours, superbes dans leur masse immobile, et devant la statue du bon roi René d'Anjou, campée fièrement au milieu de la rue. Déjà sa pensée travaillait et son plan se dessinait peu à peu. Depuis longtemps, le lieutenant s'était promis d'étudier le ca-

pitaine Darad. Il aimait beaucoup cet homme, sans trop savoir pourquoi. Les exagérations de langage du capitaine ne lui déplaisaient point. Il croyait avoir deviné qu'il y avait, sous cette rude écorce, un cœur chaud mais blessé. Un petit fait était venu à l'appui de cette opinion : un soldat qui avait été au service particulier de Darad lui avait conté qu'un soir, il avait cru entendre, dans la chambre du capitaine, de véritables sanglots. De là à bâtir une histoire, il n'y avait qu'un pas, et d'Avril, âme généreuse et croyante, l'avait bâtie : son rêve était de connaître toute la vérité, de pénétrer les chagrins du capitaine et de consoler, s'il était possible, ce brave soldat.

Sa décision fut bientôt prise :

— Allons chez Morel; c'est par là qu'il faut commencer!

Mais comme il savait que cet homme ne parlait jamais, il se prépara à jouer un rôle de circonstance : donnant à sa physionomie une expression un peu plus sévère qu'à l'habitude, il se dirigea rapidement vers la rue Toussaint, s'arrêta au numéro 39, gravit deux étages et frappa à une petite porte, sur laquelle était clouée une carte portant ces mots :

*J. Morel,
capitaine au 32^e de ligne
(Angers).*

On entendit le bruit d'un fauteuil qu'on roulait et d'une grosse voix qui disait :

— ...trez!

C'était une syllabe de gagnée; le capitaine ne négligeait pas les petites économies.

D'Avril tourna le bouton et se présenta :

— Bonsoir, mon capitaine.

— Bonsoir.

Et comme les yeux arrondis de Morel marquaient une profonde surprise, d'Avril reprit aussitôt :

— C'est moi qui viens vous proposer une partie d'échecs.

— Vous?

— Oui, moi-même. Je ne joue pas, sans doute aussi bien que le capitaine Darad, mais si vous voulez me rendre une tour, je vous tiendrais tête...

Morel fit signe qu'il acceptait les conditions du tournoi, et désigna une petite table près de laquelle le lieutenant s'assit avec quelque hésitation. Avant même de placer les pièces, le capitaine bourra sa pipe, en invitant d'Avril à l'imiter. Puis, la partie commença. D'Avril ne connaissait guère que la marche des pièces. En dix minutes, il fut échec et mat. Le triomphe de Morel avait été facile, et néanmoins le capitaine était content.

Le lieutenant se hâta de profiter de cette bonne humeur qu'il voyait briller dans les yeux de Morel.

— Je ne joue pas, dit-il, comme votre ami Darad.

— Non.

— Il y a longtemps, peut-être, que vous jouez avec lui?

— Oh! oui.

— Est-il de ce pays, le capitaine?

— Oui... Bazouges... près la Flèche.

Et, comme épuisé par cet effort de parole, Morel désigna l'échiquier comme pour dire :

— Faites-vous une seconde partie?

D'Avril, patient et calme, déjà heureux du premier résultat qu'il avait obtenu, se hâta de replacer ses pièces et de bourrer une seconde pipe. Il fut battu comme la première fois, mais il apprit ensuite que Darad avait fait ses études au Prytanée de la Flèche. Après la troisième partie et la troisième pipe, il savait que Darad avait été quelques années en garnison au Mans, comme sous-lieu-